

LA BELGIQUE SOUS L'OCCUPATION ALLEMANDE.

Mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles.

Brand WHITLOCK

1915. Chapitre XVII : Visite au Front.

J'avais vu un côté, un hideux côté de la guerre, mais celui derrière la scène. Je regrettais, ou pensais que je regretterais un jour de n'avoir pas vu l'autre, fait de gloire martiale, de splendeur héroïque, dont l'écho nous arrivait des tranchées bien loin vers le sud, dans les coups ou le grondement de la canonnade qu'on entendait le jour dès qu'on s'isolait des bruits de la ville, ou la nuit, quand ces bruits s'apaisaient.

J'avais souvent reproché à von der Lancken de manquer d'hospitalité en ne nous menant pas, Villalobar et moi, voir ce grand spectacle. Enfin, certain après-midi, il me demanda si je parlais sérieusement et, sur ma confirmation, arrangea tout de suite une excursion pour le lendemain, 20 juillet. Nous partîmes donc l'après-midi, von der Lancken, Villalobar, Harrach et moi, dans la grande automobile grise de Lancken. Nous prîmes la route familière de Hal, arrivâmes à Tournai vers l'heure du goûter. Quand nous eûmes vu la Cathédrale aux cinq tours fameuses, noble exemplaire d'architecture médiévale qui remonte au XI^{ème} siècle, nous

entrâmes dans une pâtisserie pour prendre le thé. La patronne, petite femme alerte et communicative, était visiblement intriguée par notre présence et quand Lancken prononça :

- *Nous venons de visiter votre belle cathédrale* elle répondit :
- *Oui, et puisque vous avez détruit la belle cathédrale de Reims, j'espère que vous épargnerez la nôtre.*

Le baron devint rouge comme la bordure du col blanc de son manteau bleu-gris, et nous regagnâmes la voiture.

La route de Lille était une descente vers l'Averne. La destruction et la désolation devenaient plus apparentes à mesure qu'on avançait. L'on aurait pu tracer la limite entre la Belgique et la France à l'aspect transformé des personnages et du pays. Au lieu de groupes remuants et bavards, plus rien que de tristes femmes, des enfants barbouillés, des vieillards se traînant à cloche-pied ; pas un homme dans la force de l'âge, car tous étaient au front. Spectacle déprimant, qui engendra chez moi une tristesse qui ne me quitta pas durant notre séjour. Nous entrâmes dans Lille en même temps qu'un avion dominant de son vol les *shrapnells* crépitants qui tentaient de l'abattre, et depuis lors, nous ne sortîmes plus de la canonnade.

Le kronprinz Rupprecht de Bavière, qui commandait le district, nous avait invités à dîner. Villalobar avait flairé de loin cette cérémonie, et nous avions emporté nos vêtements de soirée, si absurde que cela paraisse en vue d'une visite aux tranchées. Je m'habillai donc au bruit du canon dans une chambre donnant sur la cour de *l'hôtel de l'Europe*, caravansérail typique de la province française.

Au château qu'occupait le prince en dehors de la ville, un vieux domestique, en longue tunique gris sombre à deux rangs de boutons en métal, au crâne chauve et luisant, l'échine courbée par une habituelle servitude, descendit les marches à notre rencontre. Le long salon où nous fûmes introduits était meublé dans le goût exécrable de quelque manufacturier nouvellement enrichi, et orné du portrait en buste du propriétaire qui, par un suprême trait de goût et de vraisemblance artistique, portait un pince-nez sur son nez de marbre. Les officiers composant la suite du Kronprinz entrèrent l'un après l'autre, s'arrêtant près de la porte pour heurter leurs talons et s'incliner selon les règles, tandis qu'on nous les présentait successivement; puis, nous reculâmes tous d'un pas devant un homme grand, mince, l'air fatigué, en capote grise et pantalon bleu foncé à bandes rouges très larges, tendu sur des bottes militaires. Et chacun de s'incliner devant le Kronprinz. Un

sourire vague, pâle, assez triste, erra sur ses lèvres quand Lancken nous présenta. Il parlait français avec un accent plus élégant, me semble-t-il que celui des Allemands qui parlent cette langue. Ses manières semblaient sincères et cordiales sans exagération : un homme d'une cinquantaine d'années, mince et grisonnant, fatigué, au visage maigre et rasé, sauf une petite brosse de moustache grise. Villalobar fut placé à la droite du prince, moi-même à sa gauche. J'avais à ma gauche le comte A..., grand et bien bâti, au teint rouge, avec qui je bavardai pendant et après le dîner. Le vieux domestique passait à table des cigares et dès cigarettes, et, quand nous fûmes revenus au salon, il continua de les passer, muni d'une bougie à flamme jaune et tremblotante. Les valets de pied ne servirent pas de café, mais de grands gobelets de bière, et cela dura toute la soirée, le vieux domestique circulant toujours, avec sa haute bougie allumée.

Le prince se retira dans l'embrasure de la fenêtre avec Lancken et ils s'entretenirent à voix basse. Je bavardais avec l'aimable comte, tâchant d'éviter la guerre, car on échangeait à ce moment les notes relatives au ***Lusitania***. Mais, par une irrésistible attraction, la conversation revenait au sujet dont vibrait l'atmosphère. Le comte ouvrit le feu en disant :

- *Si vous autres, en Amérique, n'aviez pas fourni de munitions aux Alliés, la guerre*

serait finie depuis longtemps.

Je décidai de l'arrêter une fois pour toutes et, le regardant, répondis :

- *Ne le prenez pas sur ce ton, je vous prie.*

Il rit jaune et nous cessâmes de discuter sur les munitions de guerre et sur la guerre en général. Le prince termina son entretien avec Lancken et, s'asseyant, nous fit signe de prendre place et à moi d'avancer mon siège. Villalobar et moi nous trouvâmes tous deux à côté de lui. Son Altesse Royale fut fort aimable. Elle nous savait gré d'être venus voir son district et avait combiné un itinéraire aussi complet que possible.

A 9 heures, 10 heures pour eux, le prince se leva, disant que, puisqu'il fallait nous lever tôt le jour suivant, il nous permettait de prendre du repos. Et dans une générale inclination de têtes et un cliquetis de talons éperonnés, il se retira.

Un capitaine avait été détaché par le prince pour nous conduire dans notre inspection du lendemain. Il m'expliqua que nous devrions être prêts à 6h40, c'est-à-dire 5h40, heure belge.

- *Nous avons choisi cette heure – plaida gravement le capitaine –, parce que nous ne tenons pas à vous exposer plus qu'il n'est nécessaire. Nous irons dans les tranchées opposées aux Anglais et à cette heure il y fait relativement calme ; c'est l'heure où les*

Anglais déjeunent et ils n'aiment pas à se déranger pendant leur repas.

Villalobar me jeta un regard amusé. Et nous nous glissâmes par les ténèbres du parc, salués par les sentinelles barbues, tandis qu'un espion en costume civil, émergeant du taillis, soulevait son chapeau et se tenait attentif pendant que nous franchissions la grille.

A l'hôtel, après avoir prié qu'on nous éveillât à 5h30, 4h30 pour nous, nous allâmes nous coucher.

A 6h30, le capitaine von X... parut devant notre hôtel dans une vaste automobile grise qui portait un écusson noir, blanc et rouge sur la lanterne de devant et, au flanc, les armes du Kronprinz. Il était accompagné de deux officiers ; nous traversâmes la ville à une allure effarante jusqu'à un parc en dehors des remparts. Des sentinelles essayaient de nous arrêter, mais un des officiers, monté sur le siège à côté du chauffeur, criait de terribles jurons allemands qui les jetaient dans une attitude d'immobile attention; à divers endroits, la route était obstruée de barricades de bois, de pierre ou de fil de fer, mais le capitaine n'en avait cure : il ordonnait aux soldats de les enlever et parfois n'attendait pas qu'on les enlevât, mais faisait monter l'auto sur les accotements et nous filions, au cri de la sirène, loin de la ville, jusqu'à la route d'Armentières. La longue chaussée était

encombrée d'appareils de guerre, de canons, de caissons, de bataillons d'infanterie, d'escadrons de cavalerie ; des trains de charroi roulaient lourdement vers le front insatiable, soulevant une poussière qui se déposait, et s'insinuait, rendant toute chose désagréable au toucher, à la vue, à tous les sens. Mais au cri impérieux de la sirène et devant l'auto grise portant l'écusson de l'état-major et les armes du Kronprinz, tout cela se rangeait en hâte et nous passions, lancés à travers les poudreux villages dont chaque porte était marquée d'une inscription allemande à la craie, dont chaque fenêtre montrait la tête jaune, somnolente, ébouriffée, des soldats allemands installés là, se faisant servir par les femmes, tandis que des vieillards édentés, au menton tremblant, assis au soleil sur les seuils, contemplaient d'un air vague le spectacle changeant de cette marche vers le front.

Plus loin, des bois et la terrible dévastation de la guerre, les épaves qu'avait traînées derrière elle la bataille de l'automne, avec les Anglais en retraite ; çà et là, derrière les arbres, quelque ruine de château dont les fenêtres vous regardaient béantes, dont la façade, criblée par les obus et les balles, était d'une tristesse inexprimable. Enfin nous nous arrêtâmes à l'orée d'un bois et là, dans l'air frais du matin, sous le feu d'artillerie qui ne cesse jamais, par-dessus

les tranchées, entre Allemands et Anglais, nous entendîmes le gémissement des obus au-dessus de nos têtes. Le capitaine produisit ensuite un plan ; nous entrerions dans les tranchées d'arrière à tel endroit, nous passerions ici dans la seconde ligne, là, dans la première. Nous laissâmes les autos et marchâmes le long de la route, soulevant au soleil une poussière jaune, jusqu'à un petit village où se trouvait l'entrée des tranchées d'arrière. De chaque côté, des champs abandonnés étalaient des coquelicots, des bluets, des renoncules. Nous marchâmes sous le soleil ardent pendant un quart de mille. Des soldats creusaient des tranchées nouvelles pour le cas de retraite ou plutôt, nous dit l'un des officiers, comme s'il jugeait la retraite impossible, « *pour tenir les soldats occupés* » ; dans le bois, il y avait des enchevêtrements de fil de fer barbelé, dissimulés habilement, et des espèces de chevaux de frise, dits cavalerie espagnole. A l'entrée d'un chemin, une sentinelle, joli gamin de dix-sept ans au plus, se mit au garde à vous, ses yeux bleus fixés avec une sorte de terreur sur les officiers ; il se tenait toujours plus droit, plus immobile et attentif, lançait sa tête en arrière par petites saccades, en un paroxysme de crainte, de respect exagéré. Tous les soldats en faisaient autant, tous terrorisés, les vieux plus obséquieux encore que les jeunes. Et les jeunes officiers se pavanaient avec insouciance,

battant leur guêtre de leur cravache, accusant négligemment réception des saluts.

En face de nous, le petit village de Wez-Macquart et, à travers la route, une barricade de sacs de sable, de pierres, de bûches, empilés à hauteur d'homme. Puis une hutte à porte basse d'où sortit un petit homme en uniforme gris, aux cheveux gris, aux yeux gris sous le pince-nez, un petit homme aux manières douces qu'on nous présenta comme le capitaine de la compagnie dont nous allions visiter les tranchées. Sa hutte avait un toit de fer ondulé, surmonté de mottes de gazon ; à l'intérieur, une table avec un téléphone, des livres, des papiers, un lit de camp, un lavabo, une gravure à la muraille, un poêle pour les jours de froid ; c'est là qu'il vivait.

Tout à côté, une seconde hutte, couverte de terre ; le petit capitaine écarta un rideau et découvrit des soldats pelotonnés sur des couchettes sordides, dormant du sommeil lourd qui suit les nuits de tranchées.

La route était la rue principale du village et la barricade jetée en travers prouvait qu'on se trouvait dans la ligne de feu des tranchées anglaises. Pour gagner les tranchées allemandes, il nous fallut traverser la route en rasant la barricade jusqu'aux maisons d'en face, vides, hélas ! et silencieuses. Ni portes ni fenêtres ; les murs étaient criblés et fendillés ; la

brique ébréchée s'émiettait. Les Allemands avaient percé de grands trous dans les murs de séparation, de sorte qu'on pouvait aller d'une maison à l'autre à l'abri du feu. Et nous passâmes, dans le silence et la solitude, à travers des jardins redevenus sauvages, des litières d'ordure, des demeures jadis heureuses où l'on apercevait çà et là quelque relique des anciens occupants, un portrait accroché de biais à un mur, un petit rideau de mousseline qui s'enflait sous la brise matinale. C'était l'abomination de la désolation annoncée par les prophètes. Dans une cuisine nous trouvâmes un soldat assis devant une table grossière. Il avait la tête entourée d'un bandage volumineux comme un turban et déjeunait d'un morceau de pain noir où son couteau de poche étendait une couche de graisse prise dans une boîte en fer-blanc. Nos officiers lui parlèrent avec la bonté mielleuse de geôliers devant un comité d'inspection. Des mouches innombrables rampaient sur sa terrine de graisse et son morceau de pain noir.

Au fond d'une maison, près d'un vieux mur, par une entrée savamment dissimulée, nous descendîmes des marches taillées dans la terre jusqu'à une tranchée étroite comme les conduites d'eau des villes et nous voici dans le labyrinthe. Je marchais devant avec le capitaine, les autres suivaient à la file, leurs semelles

claquant sur les claies de bois qui servent de plancher à ces couloirs. Au-dessus de nous, les obus et les balles se croisaient toujours ; les Anglais n'étaient sûrement pas en train de déjeuner !

La tranchée traversait un cimetière ; ma main rencontrait des tombes où s'étaient encore ces vilaines fleurs artificielles qui remplissent les cimetières français. Au centre se dressait un grand calvaire, le corps du Christ monstrueusement sali par les trous noirs des balles qui l'avaient percé. Les bras de la croix étaient fracassés et le Christ pendait pitoyablement sous la grêle des balles, une grande ouverture au flanc, terriblement humain... Nul ne commenta l'image dramatique, poignante, ironique. Nous poursuivîmes notre marche en silence.

Des soldats s'effaçaient contre la paroi des tranchées ou se dissimulaient dans des coins et des niches. Ils ressemblaient plus à des ouvriers qu'à des soldats. Quelques-uns, dans un abri grand comme une citerne, sciaient du bois, fabriquant des claies. La plupart étaient silencieux et réservés ; ils ne souriaient jamais, nous regardaient sans intérêt ni curiosité, ennuyés, devenus insensibles ou tout simplement, peut-être, disciplinés. Dans l'une des excavations on voyait un banc et une couchette avec des hommes endormis et un petit chien enchaîné, frétilant et

plaintif, qui, lorsque je me penchai pour le flatter de la main, se mit à frissonner d'affection caressante. Les soldats imaginaient de petits comforts, des distractions, des perfectionnements, ils avaient découpé dans les journaux illustrés les portraits du Kaiser, de Hindenburg et autres célébrités. Les tranchées portaient des noms de rues, à l'instar des grandes villes ; l'une d'elles, par un humour assez lourd, s'appelait rue des Barbares.

Nous enfilions les tranchées, toujours plus avant dans le labyrinthe. On voyait maintenant plus de soldats, bien qu'il y en eût moins que je n'eusse imaginé. Le capitaine montra un gong rouillé qui servait, en cas d'attaque, à battre l'alarme et appeler les réserves. Je ne comprenais pas qu'il pût se guider dans ce dédale ; nous étions, dit-il, dans la seconde ligne de tranchées.

Il y avait dans ces tranchées un curieux effet de silence ; le bruit des obus semblait reculer dans le lointain ; on s'y habitait. Après quelque temps je négligeai même de baisser la tête chaque fois qu'un obus ou une balle passait.

Il y avait encore une impression d'ordre et de propreté, sauf que des milliers de mouches grouillaient, marchaient lentement, délibérément, sur les crêtes et sur les parois. Le long des claies, des petits crapauds verts sautillaient ; par un étrange respect de la vie, on prenait des précautions pour ne point les écraser !

Et c'était tout. Une touffe de coquelicots et de vigne frangeait le bord des tranchées où s'empilaient les sacs de sable. Nul ne faisait feu, nous ne vîmes ni morts ni blessés. Ces hommes ne semblaient avoir aucun rapport avec la grêle qui volait toujours au-dessus de nous, avec les obus qui, plus haut que le reste, décrivaient leurs paraboles dans l'air qu'ils semblaient obscurcir comme un nuage ; pure imagination d'ailleurs, le soleil dardait dans un ciel d'airain.

Nous étions dans les tranchées depuis une heure, quand nous parvînmes dans une petite coupole d'acier où un soldat perché sur un tabouret appliquait l'oeil à une fente étroite, pareille à une barre de lumière. Il avait à sa portée un téléphone et un fusil. Çà et là traînaient des périscopes, appareils grossiers improvisés avec des boîtes et des fragments de miroir. Le capitaine fit signe au soldat de descendre et me pria d'entrer dans la coupole. Je pris sa place, regardai par la fente et là-bas, de l'autre côté du champ plein de pâquerettes et de bluets où brillait une grande touffe de coquelicots, à deux cents toises, je vis un mur bas et blanc fait de sacs de sable.

- *Ce sont les Anglais – dit le capitaine –. Nous sommes à présent dans les premières tranchées.*

Je n'entendais que le cri des obus, le sifflement, le bourdonnement des balles. Je ne voyais rien que le rang de sacs et la touffe de coquelicots.

Et ceux-là, c'étaient les Anglais, à deux cents toises. Des hommes de mon sang, dont je parlais la langue, dont je partageais les pensées, les traditions, l'idéal, les espérances comme si j'étais leur frère. Je regardai longuement ; je me sentis étranger, solitaire ; j'éprouvai le mal du pays, dans ces tranchées où je n'étais point à ma place.

Nous traversâmes de nouveau le village de Wez-Macquart et retombâmes sur des Allemands en train de fabriquer du fil barbelé.

C'était un groupe plein d'activité. Quelques hommes construisaient des claies, d'autres examinaient et classaient les obus tombés dans leurs lignes, les photographiant, les étiquetant, dressant des statistiques avec la lenteur méthodique des Allemands.

- *Pour savoir où on les fabrique – nous expliqua l'un d'eux.*

J'entrevois de nouvelles campagnes de presse, et comme un sous-officier exhibait un projectile qu'il déclarait avec indignation américain, von der Lancken s'écria brusquement :

- *Mets cela de côté, imbécile, ce n'est pas le moment !*

Nous retournâmes à l'hôtel où nous nous arrê tâmes pendant quelques instants. Un cortège funèbre défila ; un homme, en tête, portant un crucifix, un prêtre en surplis lisant les prières ; puis un pauvre corbillard ouvert, un maigre cercueil de bois, au drap noir usé, et derrière, une femme en deuil conduisant un jeune garçon aveugle aux vêtements noirs tout neufs, dont la face pâle levée, clignotant, de ses yeux sans regard, vers le soleil éclatant, avait cette expression exaltée, ce sourire placide, qu'ont parfois les aveugles ; puis les amis, les parents, des vieux traînant le pied, des vieilles courbées, des jeunes femmes, des jeunes filles, des enfants, mais pas un homme dans la force de l'âge, pas un dont la guerre pût se servir. La pauvreté sans espoir de ces vies obscures et sordides aboutissant à cette dernière scène plus misérable que toutes les autres m'emplit d'une tristesse poignante, comme la ruine, la destruction ambiante m'avaient déjà communiqué leur désespérance. Ah ! la monstrueuse folie de tout cela, de ces indignités accumulées sur des êtres innocents, inoffensifs, ployant sous leur douleur muette, brisés, courbés sous le joug !

Un petit garçon me tirait par la manche :

- *Un sou, Monsieur, pour manger, s'il vous plaît !*

C'était un de ces moments où le spectacle hideux de notre vie quotidienne, révélé tout à coup par une scène banale et insignifiante, devient intolérable ; en proie à un découragement invincible je me surpris disant à l'un de ces officiers allemands :

- *Mon Dieu ! que la vie est abominable et triste !*

Il répondit avec un rire, croyant être spirituel :

- *Les enterrements sont toujours gais !*

Brand WHITLOCK

Ce livre, *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles*, a été traduit de l'anglais par le Professeur **Paul de Reul**, de l'Université de Bruxelles, ce qui n'est pas mentionné en « *page de titre* » mais bien sur une page antérieure à la page 1. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE%201914-1917%20TABLE%20MATIERES.zip>

On y dit : « Un grand nombre de documents, ainsi que certaines explications indispensables aux lecteurs anglais et américains, ont été supprimés, n'étant pas nécessaires pour les lecteurs français ou belges. »
Nous les reproduisons d'après l'original anglais publié sur notre site :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

Notes.

Traduction française : « *Visite au Front* » in WHITLOCK, Brand ; chapitre XVIII (1915) in *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles* ; (Paris ; Berger-Levrault ; 1922) pages 234-243. D'après **Brand Whitlock** (1869-1934), *Belgium under the German Occupation : A Personal*

Narrative ; London ; William HEINEMANN ; 1919, 2 volumes. Voir chapitre **81** (« *A visit to the Front* »), volume 1, pages 434-447, notamment à :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIUM%20UNDER%20GERMAN%20OCCUPATION%201%20CHAPTER%2081.pdf>

Il est à noter que 2 (deux) chapitres **n'ont pas été traduits en français** :

« *The Belgian crop* », chapitre 79 :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIUM%20UNDER%20GERMAN%20OCCUPATION%201%20CHAPTER%2079.pdf>

« *A crisis* », chapitre 80 :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIUM%20UNDER%20GERMAN%20OCCUPATION%201%20CHAPTER%2080.pdf>

Ce serait intéressant de comparer avec ce que **Paul MAX** (cousin du *bourgmestre Adolphe MAX*) a dit des mêmes dates dans son *Journal de guerre* (*Notes d'un Bruxellois pendant l'Occupation 1914-1918*) :

http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user_upload/publications/Fichier_PDF/Fonte/Journal_de%20guerre_de_Paul_Max_bdef.pdf

Pour les personnes comprenant la langue néerlandaise, il serait intéressant de comparer avec ce qu'en dit, aux mêmes dates : Virginie LOVELING (1836-1923) dans son « ***In oorlogsnoed*** ». Voir, e. a. :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

La version intégrale est disponible et peut être téléchargée gratuitement à l'adresse :

<http://edities.kantl.be/loveling/>